

GRAVURES DES MERVEILLES ET ARIDITÉ LITTORALE

« Créance en terre promise devint l'alpine
misère, alors que la Côte criait famine... »

Vous le savez, d'entre les ensembles connus de gravures rupestres antiques, un des plus sensationnels est situé dans la partie septentrionale des Alpes-Maritimes orientales.

Dans ce secteur des Alpes-Maritimes - de Nice à Vintimille - l'Alpe, au surgir de la Méditerranée, forme une muraille, par endroits à pic, longtemps tenue pour infranchissable selon le littoral. La première route ne fut ouverte qu'en 1870. Tombent directement dans la mer, depuis quelque cent mètres d'altitude, les barres des monts Boron et Alban, du Cap-Roux, d'Èze, de Cap-d'Ail, du Vistaero, de Grimaldi. Tant soit peu en retrait, à moins de 1 500 m du

rivage à vol d'oiseau, on trouve, entre 500 et 680 m, les monts Leuze et Bastide, la Revère, la Tête de Chien, la Pointe de l'Arme, le mont Gros...

Fort heureusement, cette redoutable première marche est entaillée par des torrents piquant droit à la mer qui rendent la pénétration vers l'arrière-pays, sinon aisée, en tout cas moins scabreuse. Nous citerons, de l'W à l'E : le Paillon, le ravin de Saint-Laurent, les Gaumates, la Noix, le Ramengao, le Borrigo, le Caréi, la Roya... Les intermédiaires entre Paillon et Roya peuvent paraître pauvres comparés mais il reste que la moindre brèche dans ce « mur de la Méditerranée » est une bénédiction !

La Roya, voie royale pour joindre les Merveilles, prend sa source près du col de Tende (1 871 m).

De cette redoutable marche littorale, les Alpes maritimes, par une série de puissants gradins, s'élèvent aux sommités déchiquetées - Gélas, 3 143 m ; Clapier, 3 045 m ; Roche de l'Abisse, 2 755 m - qui forment la ligne de partage des eaux entre la France et l'Italie.

Situation

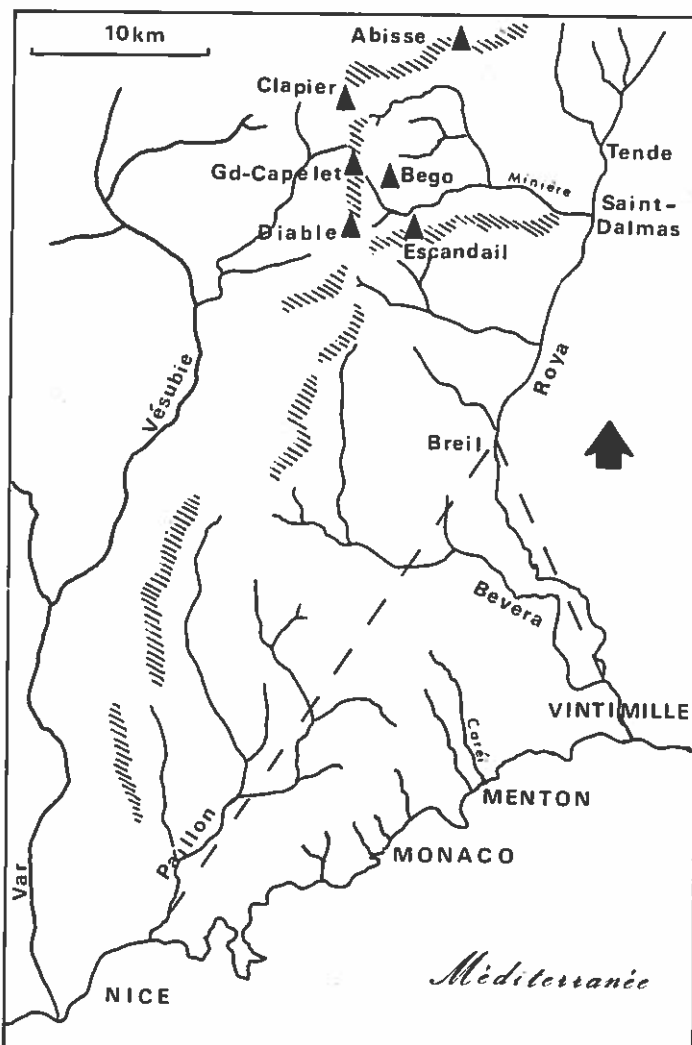
Si l'on veut préciser quelque peu les coordonnées de la zone à gravures - Bego, les Merveilles -, nous dirons qu'elle est bordée au N par l'Abisse (2 755 m), la Scandailière (2 705 m), le Clapier (3 045 m) ; à l'W par le Grand-Capelet (2 935 m), le mont des Merveilles (2 720 m), la Cime du Diable (2 685 m) ; au S par la Macruera (2 556 m), l'Escandail (2 454 m), la Corne de Bouc (2 414 m). A l'E, ce vaste cirque, drainé par le torrent de la Minière et ses affluents (Valmasque, Castérine, Fontanalbe, Merveilles), s'ouvre sur la Roya. On perçoit donc que la voie normale de pénétration suit le cours de ce fleuve. Dans ce cirque d'environ 50 km², la zone archéologique (nous l'appellerons : *Merveilles s.l.*), répartie en quatre îlots : du S au N, les Merveilles, Vallaurette, Fontanalbe, Sabbione, couvre en gros 12 km².

Au point de vue géologique, la région correspond à la terminaison SE du Mercantour, massif cristallin dont la couverture sédimentaire, décollée lors des mouvements alpins, forme les plis des arcs de Nice et de la Roya.

Supports des gravures

Ont servi de supports aux gravures les dalles polies par les glaciers - eau solide qui marche et qui frotte.

Nul ne s'étonne plus, tant la notion de glaciation est entrée dans les mœurs, que les régions, entre 2 000 m ou moins et 3 000 m ou plus, aujourd'hui libres, aient été



naguère encore (11 000 ans B.P., soit : avant le présent) couvertes de glace. De l'étude des moraines et des tourbières on tire que la limite des neiges pérennes s'établissait alors autour de 2 000 m d'altitude.

Amorcée il y a quelque 10 000 B.P., la déglaciation, en quatre ou cinq millénaires, a libéré la région où l'on trouve les gravures (entre 2 000 et 2 600 m). Au cours de ce recul vinrent au jour, conformément au schéma classique, roches moutonnées, amas de blocs, parfois verrous et ombilics, chapelets de lacs, dalles striées, dalles polies. Supports de choix offerts aux graveurs, ces dalles deviennent idéales quand elles sont en roches homogènes et à grain fin. La blessure qu'elles affichent alors excède à peine celle que leur inflige le graveur. La percussion ni ne les écrase ni ne les constelle outre mesure, l'incision ne surcharge pas le sillon d'écaillures.

Les dalles polies des Merveilles s.l. : schistes, grès fins ou pélites (du violet au vert, patine jaune orangé), offrent les qualités requises, mais il va sans dire qu'elles ne sont pas seules dans la région. Certes les séries permienes de l'Inferno et des Merveilles s.s. n'affleurent largement qu'à l'extrémité SE du Mercantour, mais les séries paléozoïques plus récentes (Bego s.s., Capeiroto), bien représentées plus à l'W, auraient pu tout aussi bien recevoir des pétroglyphes.

A Fontanalbe, ainsi que nous avons pu le vérifier avec nos collègues J.-F. Bussière, S. Primard et P. Simon, les dessins ornent le plus souvent les plans de stratification des couches, tourneraient-ils le dos au mont Bego.

Il semble donc qu'on puisse dire que les gravures se cantonnent - à ce qu'on en sait - aux Merveilles s.l., non du fait que cette région détient en apanage le support convenable mais en vertu de tenants et d'aboutissants présumés mystérieux.

Les Merveilles s.l. n'ont pas plus le privilège de présenter des roches particulières que celui de distribuer chaque jour des orages terribles, que d'être le repaire sublime des vipères, que d'être les plus belles ou les plus grandioses. Quiconque a fréquenté tant soit peu la montagne sait qu'elle est partout belle - au goût de notre cœur - et qu'à 2 000-3 000 m d'altitude mieux vaut se munir d'un imperméable et de boules Quies si l'on a les bronches fragiles et le tympan délicat. Quant à la vipère, elle est de partout... et même du trottoir.

S'il fallait à tout compte trouver aux Merveilles s.l. une singularité, en sus de la magistrale : porter des gravures, on pourrait la voir dans l'abondance en appellations méphitiques dont elles s'affublent : lac et cime du Diable, du Trem, Valmasque, Maledia, val d'Enfer, Corne de Bouc... si cette toponymie sulfureuse n'était la trace de la lutte menée par la foi médiévale partie à l'assaut des rites païens... comme partout à travers le monde christianisé.

On arrive à se demander pourquoi l'homme est venu faire là ses gravures, plutôt qu'ailleurs. Nous y viendrons.

Donc, rien ne permet d'affirmer - selon l'usage - que nos ancêtres, pour s'exercer à la gravure, ont retenu les Merveilles s.l., entre mille, en vertu de l'ascendant irrésistible qu'elles exerçaient sur eux. Rien, sinon qu'on voit le Bego depuis le pont situé à l'embouchure de la Roya (Vintimille, Italie)... Certes, mais voilà qu'il n'est pas seul. De ce pont se voit un massif neigeux, aux saisons propices, et pour le moins trois sommets : le Grand-Capelet (2 935 m), le Bego (2 872 m), l'Escandail (2 454 m). Les deux premiers se profilent sur le ciel, le troisième se projette sur le Bego ; blanc sur blanc d'ordinaire, vous comprendrez qu'il ne saute point aux yeux.

L'importance du rôle accordé au pont sur la Roya (Vintimille) en cette affaire peut surprendre les allochtones, mais comme il est clé de voûte des arguments qui font du Bego la montagne sacrée, il nous a semblé ne pouvoir le passer sous silence. Que du pont on puisse voir le Bego - à 40 km à vol d'oiseau - alors que tant et tant d'ascendants obstacles s'efforcent d'intercepter la visée constitue une prouesse, une sorte de miracle topographique dont l'aura nimbe la montagne !

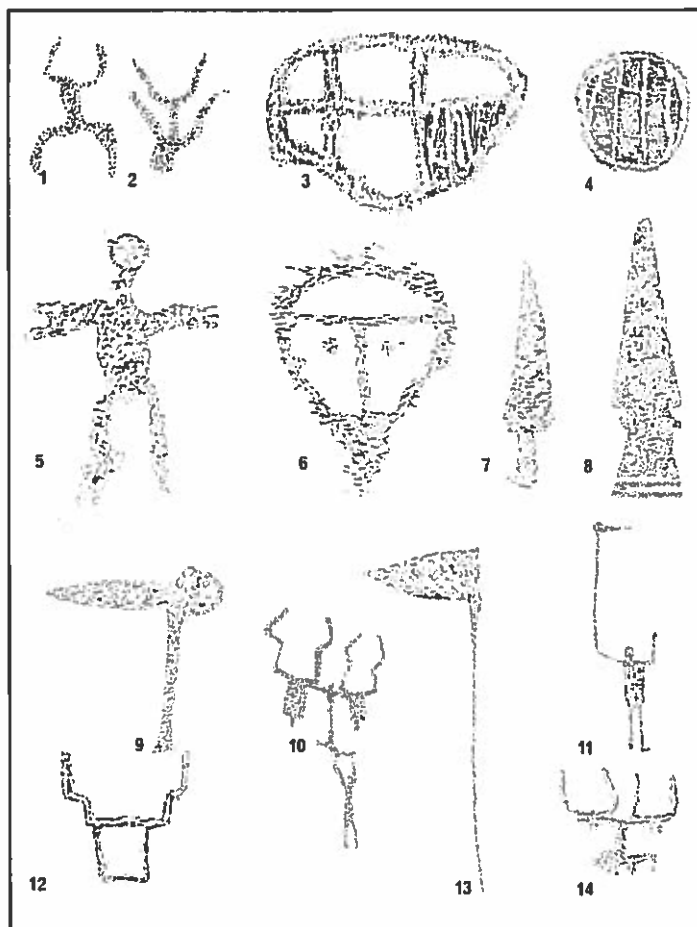
Gravures

A ce jour (1987), il a été dénombré plus de 100 000 gravures. A ce travail de recensement, praticable seulement hors enneigement (fin juin à fin octobre), se sont attelés, non sans immense mérite car la joie d'œuvrer dans des sites grandioses, entre 2 000 et 2 600 m d'altitude, ne se sépare pas des servitudes qu'ils imposent : longues marches, nuits glaciales, latence d'épicerie... ; à ce travail donc se sont essentiellement attelés : C. Bicknell - le découvreur - pour 14 000, recensées de 1885 à 1918 ; C. Conti pour 40 000, relevées en situation, après division du secteur en vingt zones, de 1927 à 1942 ; H. et

M.-A. de Lumley, M.-E. Fonvielle, J. Abelanet et collaborateurs pour 100 000 gravures levées avec une méthode hautement élaborée (orientation et description des dalles, détermination des styles, superpositions éventuelles...), depuis 1967.

Tant et tant de gravures laissent supposer qu'on pourrait les partir en un grand nombre de classes. Or, il n'en est rien. Le plus généreux des découvreurs, C. Conti, en compte 12 ; C. Bicknell en accorde 8. Sans vouloir dénaturer ces travaux, les 12 ou 8 classes sont aisément réductibles à 4. Avec H. de Lumley, nous retiendrons donc quatre thèmes iconographiques : animaux (uniquement des cornes), armes et outils, anthropomorphes, figures géométriques.

Selon H. de Lumley, 30 000 des 100 000 gravures ne sont pas identifiables. Sur les 70 000 identifiés, on trouve



75% de corniformes simples (12) ou associés : attelés (10, 14), opposés (1), emboîtés (2) ; 11% d'armes et d'outils : poignards (7, 8), faux (13), hallebardes (9), haches, faucilles ; 1% d'anthropomorphes et d'orants (5, 6, 11) ; 14% de figures géométriques : cercles, rectangles, scalariformes, réticulés (3, 4). Qu'en est-il des autres ? Il s'agit de ponctuations isolées ou alignées, de barres ou de plages de points dispersés ou juxtaposés, non déterminables. Mais elles sont tout de même 30 000 !...

Pour l'instant, force est de constater quant aux catégories, classes, thèmes en présence que C. Bicknell, en 1885, en savait autant après quelques jours de recherches qu'on en sait aujourd'hui après un siècle.

Il semblerait, en première approche, que l'identification par trop facile du signe lui fasse perdre son statut de signe, au sens sémiologique du terme. Selon F. de Saussure, le signe devrait être conçu comme : « une entité à deux faces possédant un signifiant (sa forme graphique) et un signifié (le concept qu'il représente) liés par une relation conventionnelle » (G. et S. Sauvet, A. Włodarczyk). Mais allez donc faire un distinguo quand le signifiant est à l'évidence une paire de cornes (un cornard ?) ou un poignard (la mort ?)... Donc trop de facilité dans la signifiante abîme le topo.

Techniques et styles

Au total : « Les gravures sont composées de petites cupules obtenues par martelage de la roche à l'aide d'un instrument à pointe mousse en pierre ou en métal. Les cupules sont plus ou moins rondes : le diamètre et la profondeur varient de 1 à 5 mm » (H. de Lumley et B. Pichard).

Des observations portant sur :

- l'aspect général de la gravure : qualité du dessin, régularité des contours, profil des bords ;
- l'allure des cupules : forme, profondeur, taille, disposition ;
- les particularités des abords immédiats ;

ont permis à H. de Lumley de mettre en évidence quatre styles d'exécution.

Ces styles ont-ils une résonance chronologique ? Les études en cours au Laboratoire de paléontologie humaine et de préhistoire de l'université de Provence devraient permettre de le préciser. Pour l'instant, il apparaît que le plus ancien affiche : bon dessin ; contours réguliers ; cupules très petites, contiguës, arrondies, peu profondes (0,5 à 1 mm). Thèmes dominants : corniformes et poignards, à fréquences égales. Le plus récent montre : dessin négligé ; contours irréguliers (bavures) ; cupules espacées, parfois ovalaires, profondes (1 à 3 mm). Thèmes essentiels : corniformes, réticulés. Cette évolution vers le laxisme caractérise les impulsions non entretenues.

Nous faisons abstraction des incisions linéaires - découvertes par C. Conti (1940) et dont G. Isetti a dressé corpus (1965) - non sans noter que H. de Lumley et J. Abelanet ont établi qu'elles sont postérieures aux gravures piquetées.

Par ailleurs, en 1973, E. Bernardini et G. Vicino ont trouvé des peintures à l'ocre rouge, signalées par G. Martino, dans un abri du val d'Enfer.

Âge et durée

Les gravures ont au plus l'âge des objets qu'elles représentent. Or, nous disent H. de Lumley et B. Pichard : « La plus grande partie des figurations d'armes gravées relevées dans la vallée des Merveilles correspond à des armes caractéristiques des civilisations de l'âge du Bronze ancien : halle-

barde, poignard à lame triangulaire courte, poignard à lame triangulaire allongée, poignard à manche massif ». Et plus loin : « La comparaison entre les armes gravées de la vallée des Merveilles et celles découvertes dans les sites archéologiques permet donc de dater la grande majorité des gravures du Bronze ancien, entre 1800 et 1600 avant J.-C. » (3800-3600 B.P.).

Et voilà que l'énormité de l'effectif glyptique (serait-il de 200 000 au lieu de 100 000) se dilue au sein de l'analyse. En deux siècles de travail, de juillet à octobre, soit 20 000 journées ouvrables pour les artisans graveurs du Bego, cela ne fait encore qu'une gravure par jour s'ils étaient cinq à pratiquer. Quels que soient le mode de compter et la durée envisagée, la production par unité de temps demeure fort modeste.

Donc, le plus gros des représentations remonterait au Bronze ancien. Sans apporter d'indications aussi précises, le matériel recueilli par C. Conti au cours des fouilles du Gias del Ciari (1942) : industrie lithique, céramique, fragments de métaux, montre une occupation de l'abri durant l'âge du Bronze.

Tenants et aboutissants

Voilà planté, pour le minéral, le décor d'une saynète qu'on voudrait quelque peu inédite.

Quand fut-il saisi par la débauche, Monsieur le Trouha-dec ?... Probablement affaire de trou ad hoc !... Dispensatrices de notoriété facile, les Merveilles abondent en servants. Pour nous, pourtant citoyens des Alpes-Maritimes que nous affectionnons, et de surcroît préhistoriens, le goût d'étudier un peu les Merveilles nous est venu sur le tard du fait que nous n'avons pu envisager que tout récemment la possibilité d'avoir accès à des relevés de gravures en situation, en l'occurrence ceux de C. Conti. Le généreux acquiescement donné à notre demande de consultation par M^{me} G. Freschi Conti nous laisse les plus grands espoirs pour les études ultérieures (classification des signes, analyse des correspondances...). Que M^{me} G. Freschi Conti veuille trouver ici l'expression de toute notre gratitude.

Mais il ne suffit pas de décrire, d'observer, encore faut-il avoir quelque idée de derrière la tête, n'aurait-elle que valeur de ciron. Elle ne s'est affirmée que depuis peu.

Comme tout organisme, l'Homme, soudé à l'environnement, en reçoit l'idée, le tout est de la discerner. Il la fait sienne si l'instant est favorable. Le plus souvent, la filière se suit mal. Pour cette fois, il semblerait que notre conception résulte de la conjonction : âge du Bronze - climat actuel.

Déjà dès 1964, M. Louis et G. Isetti avaient opéré le rapprochement : âge du Bronze - période sèche. N'en avoir pas tiré les conclusions - peut-être contestables - auxquelles nous arrivons ne saurait conduire à laisser tomber dans l'oubli leur pertinente remarque : « En effet, nul n'ignore que l'époque du Bronze a été une période fort sèche, qui a contraint certains peuples à émigrer et à se diriger vers des lieux plus hospitaliers.

« Le mont Bego par sa situation, son altitude et aussi par la facilité relative de son accès par les vallons qui le flanquent, a dû être considéré comme une divinité bienfaisante, dispensant cette eau dont on avait tant besoin pour abreuver le bétail et faire verdoyer les pâturages qu'on trouvait en abondance sur ses pentes. »

Sauf que l'herbe et l'eau ne sont pas privilèges du Bego et que la migration massive nous trouve sceptiques, ce mode de voir nous paraît aller de soi, tant aller de soi qu'il a semblé inutile à ce jour, d'ordre général, de l'explicitier mieux. Avec cet usuel biais silencieux, on valorise volontiers les idées du voisin...

Voilà que les Merveilles s.l., situées entre 2 000 et 2 600 m, libres de glace depuis pour le moins 8 000 B.P., n'ont commencé à attirer le graveur qu'à partir de quelque 4 000 B.P. Pourquoi l'intérêt artistique pour ce massif, depuis toujours visible de l'embouchure de la Roya, ne s'est-il manifesté que lors... et pourquoi n'a-t-il duré intensément que quelque 200 ans ? Or, c'est autour de 4 000 B.P. que le climat a atteint l'optimum que nous lui connaissons encore et que la zone littorale des Alpes-Maritimes orientales s'est installée irrévocablement - du moins jusqu'à l'amorce du prochain glaciaire !... - dans la semi-aridité actuelle.

Il convient donc de s'occuper quelque peu du végétal.

Milieu végétal

Nous voilà conduits à emplacer les zones actuelles de végétation et, à partir des travaux de J.-L. de Beaulieu, J.-C. Duplessy, J. Labeyrie, J. Miskovsky, M. Ters... sur la variation des climats postglaciaires, à donner un aperçu de la flore de la Côte d'Azur aux époques antérieures à 4 000 B.P. Admettons, pour fixer les idées, entre 8 000 et 4 000 B.P.

Étages actuels de végétation entre les Merveilles et la Côte.

Le secteur montagneux qui nous intéresse ne porte plus de glaciers permanents - de mémoire d'homme, le dernier était à l'ubac du Gélas - et l'on peut donc retenir en gros 3 000 m comme limite actuelle des neiges éternelles. Avec fluctuations selon ubacs et adrets, on a :

- De 3 000 à 2 200 m, l'étage alpin, domaine des pelouses à fétuques, potentilles..., des lacs bordés de marécages. C'est la zone préférentielle de pâture estivale pour vaches et moutons transhumants. Sur les parois rocheuses, les éboulis, viennent armoises et saxifrages - le florulent, propre aux Alpes-Maritimes, symbolise le Parc national du Mercantour.

- Entre 2 200 et 1 700 m, l'étage subalpin et ses forêts de résineux : pins, sapins, mélèzes, genévriers..., piquetées de clairières à rhododendrons.

- De 1 700 à 800 m, l'étage collinéo-montagnard, domaine des arbres à feuilles caduques : châtaignier, hêtre, chêne, charme-houblon..., des herbages de sous-bois, des céréales cultivées.

- La bande littorale, au-dessous de 800 m, voit croître la végétation typiquement méditerranéenne : olivier, caroubier, figuier, chêne vert, pistachier... Sur cette bande où friches, landes, garrigues abondent, les terres cultivables, les pâturages gras ou maigres sont à portion congrue. Par bonheur, bovins et ovins ne fréquentent plus guère que le boucher...

Qu'en était-il au sortir du glaciaire et durant l'établissement progressif du climat actuel ?

La Côte au Postglaciaire, entre 8 000 et 4 000 B.P.

Plaçons-nous au début du Postglaciaire, voici quelque 8 000 ans, au moment où la limite des neiges permanentes avoisinait 2 000 m. Comme, au contact des glaciers, la flore ne change pas, un raisonnement simpliste appliqué de proche en proche accorderait en dernier ressort à la zone littorale les caractères qui sont aujourd'hui ceux de la zone de végétation immédiatement supérieure (soit le collinéo-montagnard).

La Côte d'Azur d'alors, ce n'était peut-être pas la Savoie du fait de l'action de la mer, mais ce n'était pas non plus, tant s'en faut, l'aridité actuelle ! Prospéraient châtaigniers, chênes pubescents, hêtres, pins sylvestres... Bêtes et

gens y vivaient sinon dans la ripaille - ici, seul le soleil ripaille et ripailait - mais dans la sage sobriété... trait racial du Ligure qu'impose la rocaille.

Autour de 6 000 B.P., alors que la domestication était bien établie chez nous, comme en témoignent les restes de chèvres, de moutons, de bœufs, de chiens livrés par les remplissages des grottes régionales (Castellar, Repaire, Barriera, Les Spélugues...), le bétail trouvait pâture l'hiver dans prairies et sous-bois littoraux, l'été à petite altitude.

Lentement, au fil des ans, avec le recul des glaciers et le réchauffement consécutif, la situation se dégradait, les limites du collinéo-montagnard prirent de l'altitude et partie de la frange littorale disparut avec le relèvement du niveau de la mer (20 m en 4 000 ans). Nous assistons mieux à cette transformation en Provence, notamment au village de La Couronne (Bouches-du-Rhône) où, en quatre cents ans (4 500-4 100 B.P.), la forêt disparaît et est remplacée par un paysage steppique. Selon J. Miskovsky, qui cite M. Escalon : « *On peut supposer que l'assèchement du climat et l'épuisement du sol à la suite d'un défrichement intensif ont contraint les habitants à abandonner leur village en vue de trouver des terres meilleures.* »

A la même époque, un peu partout dans les Alpes méridionales, le seuil critique d'aridification fut atteint : la garrigue à chênes verts envahit la Côte d'Azur et l'élevage - spécialement du bovin - devint de plus en plus problématique.

La Côte d'Azur autour de 4 000 B.P.

Avec l'évolution vers les conditions actuelles, le climat de la Côte d'Azur - particulièrement entre Var et Roya - n'aurait pas manqué de paraître de plus en plus agréable si nos ancêtres n'avaient eu qu'à s'ébattre... mais voilà qu'il leur fallait manger, si possible tous les jours, et aussi nourrir les animaux placés sous leur garde.

Ici, autant qu'ailleurs, on était pasteur et cultivateur - et ce depuis des millénaires... -, état générateur d'un minimum de sécurité économique, mais bougrement assujettissant. Pasteur et cultivateur, on continue de l'être, mais par oui-dire... en en laissant l'exercice à d'autres, et du coup en s'imaginant qu'il en fut toujours de même. Certes le « danse à l'ombre » est de tous les temps mais, hier encore, qui n'avait ses bêtes et son bout de terre - objets de soins incessants - n'avait qu'à reprendre l'arc et les flèches, la fuscine et le poignard à patelles (qui, par chance, en avait un !)... ou à rapiner, occupation fort peu au goût des sédentaires !

Quand nous étions enfants, nos mères rataient toute sortie prolongée parce qu'il leur fallait donner à manger aux poules et aux lapins. Elles étaient donc rivées au foyer. Pour donner à manger, il faut, au premier chef, avoir de quoi. Et même sérieusement de quoi quand il s'agit de nourrir porcs, brebis, bovins. Ces derniers, symboles de toute richesse et de toute puissance, requièrent le pâturage - gras si possible - et le fourrage vrai, non la paille. Naguère, un certain aïeul chaussait de lunettes vertes sa vache... Or de l'herbe, sur pied ou sèche, on commençait à en manquer sérieusement autour de 4 000-3 900 B.P.

Certes depuis déjà longtemps, sinon depuis toujours - au dire des vieux -, la subsistance du bétail était liée aux déplacements entre pâturages d'hiver, situés au bord de mer, et ceux d'été (on empruntait les torrents comparses) tant soit peu en altitude. Mais voilà que ces derniers, sous le coup d'une sécheresse jamais encore subie - de mémoire d'homme -, se pelaient... se pelaient... et rendaient cette agitation transhumante quasiment inutile. La situation devenait de plus en plus critique. Fallait-il être témoin de

l'épuisement du bétail, alors unique richesse ? Fallait-il assister à la faillite d'un système qu'on croyait immortel ?... Fallait-il crever sur place ? Dans bien des régions côtières ou continentales furent alors mis en péril de mort agriculture et élevage. En somme, une crise économique sans pareille...

Bien sûr, on disait que sur les rivages vers le couchant (Var) ou vers l'orient (outre Roya) - l'assurait la gent pérégrine - les choses étaient moins dramatiques. Quand la pénurie s'établit aux bornes, entre Nice et Menton règne la disette (confronter 1939-1944). Mais pour aller outre Var, outre Roya, il fallait passer des parois à pic, et avec des bestiaux... De plus, ces zones côtières voisines portaient leurs propres naturels - mauvais comme la peste ! - et leurs propres bêtes - des taureaux intraitables... - et on voyait mal, bien qu'on fût courageux et tout, comment aller les déloger en bloc.

D'ailleurs nul, sauf quelque mécréant, ne songeait à lâcher sa pauvre cabane et son lopin de terre. Il n'est que le pantoufflard actuel - il dit n'importe quoi - ou que le rare aventurier - il mesure tout à son aune - pour croire qu'en cas de calamité nos ancêtres émigraient en masse.

Lâcher son lopin de terre !... Bien sûr, avec l'assèchement des sources, il ne donnait plus grand-chose... Les vieilles mêmes, armées de leur bâton à fouir, renâclaient à l'ouvrage... Adieu vesces, roquettes, fèves, petits pois et mongettes ! Mais on y tenait à ces cailloux !... Dans les planches, le seigle, le blé venaient encore, mais clairsemés et d'épis malingres tant était avare en sucs le sol pierreux... et dur... et dur...

Le dispensateur d'herbes vomito-purgatives - vagabond de profession - assurait que vers le haut... bien haut... le labourable s'étendait largement et que l'on attelait communément le bœuf à une espèce de lourde défonceuse - procédé fort rare sur la Côte eu égard à l'exiguïté des parcelles -... et que de l'herbe, à la bonne saison, il y en avait... il y en avait tant qu'on pouvait s'y perdre comme en pleine mer. A l'évidence, ce collecteur-dispensateur d'herbes savait faire passer les vers, arrêter la courante, aider les réticents à faire... On pouvait donc lui faire confiance.

Bon ! Puisqu'il le fallait, on irait vers le haut. Enfin... les plus aventureux iraient vers le haut. Certes, vers le haut, ce n'était pas le vide, mais le dispensateur d'herbes assurait que les gens du haut étaient moins mauvais que les mangeurs de blettes ou les *figun* (mangeurs de figues) d'à côté... et d'ailleurs il s'offrait à servir de guide, à condition de lui fournir viande boucanée et brebis allaitante. C'était loïn, disait-il, il convenait de tester la résistance du bétail.

Avec l'Aventurier I, quelques vaches jeunes et des chèvres, on se mit en route. Très tôt, il sembla à l'Aventurier I qu'on n'y arriverait jamais. Il ne redoutait point la montagne. Sur la Côte, le dernier des culs-terreux en tête, par la force des choses : « *Le dos au mur des Alpes, face à la Téthys...* », mais entraîner le bétail en pays par trop inconnu et rater sa soupe vespérale n'entraient pas dans ses projets. Toutefois, il persévéra.

Ils rencontraient des bêtes, encore des bêtes, sur des prairies de pieds et pieds, et des rubs... des rubs de seigle sur terre noire. Des prairies apparemment jacentes, il y en avait partout, et même elles étaient grandes, mais au moindre arrêt du maigre troupeau sortaient d'on ne sait où des gailards vociférants... qu'on n'y comprenait rien... Les chèvres surtout les exaspéraient ! Aujourd'hui, châtaignes et olives périssent à terre mais allez en toucher une !...

Ils étaient braves et tout, ces gens du milieu, mais ne manquaient pas d'indiquer fermement d'aller piétiner et se repaître au diable... vers le haut... vers le haut.

D'ailleurs, assurait le Guide, là-haut les gens étaient plus rares... bien plus rares. Et par drailles et ressauts, l'Aventurier I et son guide amorcèrent le tracé des premiers parcours. Puis la nuit vint... c'est l'usage, qu'y faire ? Ils se serrèrent fort... très fort contre les chèvres. Ces bêtes, capricieuses comme le dit leur nom, savent aussi être compréhensives... Au petit jour, ils repartirent... vers le haut.

Ils arrivèrent enfin là où l'herbe s'étend à perte de vue, où l'eau miroite partout, où l'amoncellement de blocs énormes stupéfie même le montagnard. Comment s'y reconnaître, au cas où... ? L'Aventurier I fit une marque... - la première des 100 000 et plus... Le dernier à la connaître est mort, assure-t-on, en 614. Vous y croyez, vous ?

Au retour, ils racontèrent leurs prouesses... Il en fut qui les crurent. Toujours est-il que lune après lune d'autres empruntèrent les drailles.

Qu'ils prissent le Paillon, les torrents comparses ou la Roya, ils montaient, ils descendaient pour remonter encore, ou ils ne faisaient que monter mais toujours aboutissaient là où était la marque ou dans ses parages. C'était donc, d'où qu'ils partissent pour tirer vers l'amont entre Paillon et Roya, l'aboutissement nécessaire, fatal, immanquable.

On pouvait pousser plus haut, bien que l'herbe y fût rare, pour arriver aux sommets déchirés. De là s'étendait vers le bas une plaine sans fin... Bientôt, certains assurèrent avoir vu des hommes monter depuis cette plaine. Pas beaucoup, mais il en montait. On disait même qu'ils ressemblaient à des derrières de chèvres, et que donc ils n'avaient qu'un œil !

Avec le temps, l'affluence aidant, pour ce qui était des haltes intermédiaires on convint entre gens du bas, sans beaucoup se soucier de ceux du milieu, qu'il fallait proclamer nettement (*bandire*, en italien) où l'on avait pagagé - autant que faire se peut - et s'engager à ne pas trop divaguer à l'avenir... afin qu'il y en ait pour tous. Nous voulons voir là - peut-être à la légère ! - l'origine de certains droits dits de bandite. Le fait de n'avoir été propres, de temps immémorial, qu'au seul Comté de Nice, semble apporter de l'eau à notre moulin. Ces droits, générateurs de déprédations commises aux dépens du propriétaire foncier, n'ont été supprimés qu'en 1963 ! Promener un droit, inscrit nulle part, au long de milliers d'années d'histoire, pourrait sembler stupidité pure si l'on ne voulait se souvenir que de tout temps on a favorisé le berger au détriment du paysan.

Spéculations et réalités

Donc, à l'évidence, ces hauts pays étaient le royaume des divinités de l'herbe et de l'eau. « *Ainsi nos ancêtres savaient-ils voir dans les formes et les événements de la nature, l'action de forces bienveillantes ou hostiles mais jamais indifférentes, jamais totalement étrangères* » (J. Monod). A constater le succès que l'astrologie trouve encore aujourd'hui, on peut certifier sans crainte que rien encore n'a changé.

Ainsi, le péril immédiat semblait conjuré. Là-haut, les bêtes avaient à manger pour des jours et des jours, à boire tout autant, et le seigle d'immenses terres avides de produire. Mais s'il prenait jamais aux puissances occultes la fantaisie de faire subir à ces lieux bénis le sort qu'elles avaient infligé à la Côte ?... Avec les divinités, on ne sait jamais... Leurs voies sont impénétrables. A ne rien faire, on se sentait coupables. Il fallait essayer de se les concilier, s'efforcer de leur rendre hommage.

Bien que nos ancêtres n'eussent guère idée de la durée, ils sentaient que supplications, prières étaient fort fugaces. Il fallait, pour que le Seigneur des lieux daignât y jeter un œil, que les choses qu'ils souhaitaient voir protéger lui fussent clairement désignées, et que les choses qu'ils lui promettaient en retour... parussent aussi, bien qu'avec la modestie qui sied aux engagements des mortels. Donc, ils mirent en évidence face au ciel, en martelant la roche, afin que la mansuétude divine ait à en connaître, toute leur richesse : la bête (alias le maître) à sauver du total épuisement... et avec moins d'insistance, mais sans se dérober, l'hommage qu'ils espéraient offrir. Et quel hommage : le poignard!... C'était beaucoup s'avancer... Trésor du moment, fort peu le possédaient... les autres en rêvaient. Mais les dieux n'ont que faire de la réalité. Ne se satisfont-ils tout autant du symbole ?

Et ils gravèrent... et ils gravèrent : corniformes, réticulés, poignards. En quelque sorte, une variété d'ex-voto. Il affiche le miraculé, le favorisé - et non l'objet du culte, comme on va le répétant - et minimise l'offrande : brûler un cierge, glisser dans le tronc quelque monnaie.

Dans cette optique semblent s'inscrire les cultes dits : du taureau, du renne, du bélier... Toute affaire du genre implique pour le moins un duo au départ : le protecteur invisible (objet du culte) et le protégé qu'on exhibe (il rend le culte). Que par la suite ils n'en fassent plus qu'un est dans l'ordre des choses. Un trio n'en fournit-il un exemple illustre ?

Au total, nous voulons dire que quelle qu'en soit la symbolique - rien, sauf l'usage, ne contraint à tenter de l'élucider - une manifestation iconographique, du moins

en ses prémices, avant que les motivations ne s'oblitérent, veut conjurer le malheur ou magnifier la faveur. La contrainte économique fit de l'Homme un artiste..

Nous voulons en trouver des exemples, entre autres, dans partie des incisions du Val Camonica, liées à la déglaciation avec prise en marécages des basses vallées (E. Anati) ; dans l'essentiel de l'art rupestre du Hoggar à l'Aïr, corrélatif de l'assèchement du Sahara... prélude à la désertification (J.-P. Roset)... Dans les cas extrêmes, les populations qui pâtissent le plus, guidées par l'environnement, essayent de trouver la parade.

Ainsi, avec l'aridification du littoral (4000 B.P.) les naturels de la Côte à caroubiers (entre Paillon et Roya) et leurs proches voisins, pris à la gorge, sont allés trouver pâture aux Merveilles et les ont historiées.

*
* *

BIBLIOGRAPHIE

- BICKNELL C. (1913). - *Guide des gravures rupestres préhistoriques dans les Alpes-Maritimes*. Inst. intern. Études ligures, Bordighera.
- CONTI C. (1972). - *Corpus delle incisioni rupestri di Monte Bego*. Inst. intern. Études ligures, Bordighera.
- LOUIS M., ISETTI G. (1964). - *Les gravures préhistoriques du Mont-Bego*. Inst. intern. Études ligures, Bordighera.
- LUMLEY H. de, FONVIELLE M.-E., ABELANET J. (1976). - *Vallée des Merveilles*. Livret-guide excursion IX^e Congrès Union intern. Sciences préhistoriques et protohistoriques, Nice.
- LUMLEY H. de, PICHARD B. (1983). - *Gravures de l'âge du Bronze dans la vallée des Merveilles*. *Art préhistorique dans les Alpes occidentales*, E.N.A.C., Nice.

